

La Jeune Garde

Organe des Jeunes Socialistes
de la Seine (S. F. I. O.)

Bimensuel paraissant le samedi

10 OCTOBRE 1936 - N° 6

RÉDACTION, ADMINISTRATION : 7, Rue Meslay

PRIX : 0 fr. 50

**CONTRE LE
FASCISME**

FRONT

**CONTRE LA
GUERRE**

REVOLUTIONNAIRE

Milices

Ouvrières

EN SUIVANT LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE

La Jeunesse Ouvrière et la Révolution

Les camarades qui reviennent d'Espagne après avoir combattu aux côtés de nos frères espagnols, nous avouent avec amertume que bien souvent la lenteur des opérations et le nombre de morts sont dus à un manque total de discipline et de préparation technique et militaire.

C'est un fait qui doit nous faire réfléchir.

Ici, en France, les fascistes agissent avec hardiesse, violence et cruauté. La mort de notre camarade communiste D. Llacer en est une preuve macabre.

Les ligues fascistes sont à nouveau entrées dans la voie de l'« action directe ». La contre-manifestation au Parc des Princes nous le démontre.

Quelle conclusion donner à toutes ces constatations?

Nous pensons qu'il est inutile de polémiquer, pour savoir qui avait raison et qui a encore raison devant le problème de la lutte pour la défense des libertés ouvrières et contre le fascisme.

Ce qui est certain, c'est qu'en Espagne comme en France, aucune mesure légale efficace n'a pu être prise contre la préparation effective des ligues fascistes et des coups de main militaires.

C'est pourquoi nous pensons qu'il n'est plus temps de discuter quand les faits nous démontrent avec netteté que la formation de milices ouvrières est une nécessité péremptoire et un des facteurs de notre victoire.

Il est inutile de dénoncer journellement aux tenants du régime capitaliste qui le savent mieux que quiconque, l'armement des troupes fascistes et de réclamer d'eux la dissolution effective de l'armée des trusts.

Il est plus urgent de nous organiser, sans attendre, la main tendue, le coup de feu de ceux qui ne peuvent répondre qu'ainsi à tous les gestes de fraternité naïve des travailleurs.

Aussi tous les jeunes, à l'exemple de leurs frères d'Espagne, doivent être décidés à tous les sacrifices qu'une telle tâche exige. Un socialiste, un révolutionnaire, n'a pas le droit de s'y soustraire. Il ne s'agit pas d'être un soldat. La formule de nos camarades anarchistes dit nettement notre pensée : « Milicien : OUI! Soldat : JAMAIS! »

Oui, milicien, parce que nous avons compris que la lutte est sans merci entre la classe des exploités et celle des exploités. Et être un milicien, c'est justement faire de soi un être totalement opposé au soldat de l'armée bourgeoise.

Accepter la discipline ouvrière qui ne peut s'imposer que parce qu'elle est l'expression de la liberté prolétarienne et d'un idéal

Nous, militants français, appartenons à un pays où, depuis Napoléon, l'avancement se fait à l'ancienneté. Les organisations ouvrières ont hérité de ce vénérable passé une méfiance profonde pour la jeunesse et un respect immodéré pour les barbes blanches. Il n'en est pas de même en Espagne et c'est avec un véritable soulagement que l'on voit à la tête des luttes ouvrières toute une jeunesse ardente et déjà pleine de lucidité.

Des âmes sages nous disent avec le plus grand sérieux qu'en Espagne l'humanité est plus précoce que chez nous; leur conclusion naturelle sera qu'il ne faut rien faire pour rajeunir nos cadres. Pour eux, l'âge de raison politique commence à trente ans. En Espagne, la Confédération Nationale du Travail (C.N.T.), forte d'un million de membres, a pu se vanter au lendemain de

commun à toute une classe: voilà la tâche de tous les jeunes révolutionnaires.

En cela, rien de comparable à l'esclavage, à l'obéissance servile, empreinte d'humilité dégradante, qui caractérise l'armée bourgeoise au service des ambitions et égoïsmes d'une classe ennemie.

Lorsque l'on ne veut pas ignorer ce qu'est l'Etat capitaliste et que l'on sait que quelque soit le gouvernement qui le conduit, il ne peut pas perdre tout ce qui constitue sa puissance, la légalité bourgeoise ne peut plus illusionner la classe ouvrière.

C'est au nom de leurs intérêts de classe, au nom de « leur liberté » d'opresseurs que les capitalistes créent leur armée de choc. La classe ouvrière, au nom de « sa légalité », ne peut supporter ces formations de combat dirigées contre elle.

Les travailleurs ne doivent connaître comme limite à leur action que les conditions nécessaires à leur émancipation. La situation actuelle les oblige à former leurs propres milices.

Ce sont elles qui doivent faire reculer les ligues fascistes. Ce sont elles qui doivent défendre les militants et les locaux ouvriers. Ce sont elles qui, demain, par leur action décisive, entraîneront au moment opportun, aux côtés du prolétariat, l'armée bourgeoise actuelle.

La défense antifasciste n'est qu'une forme de la lutte pour la Révolution. Il faut avoir le courage de forger les armes nécessaires à notre victoire.

Que tous les jeunes mettent leur force, leur enthousiasme au service de notre idéal commun.

Pour un Front Révolutionnaire. Pour le Socialisme :

Vivent les Milices du Peuple!

la guerre d'avoir un bureau composé de moins de trente ans.

L'immense majorité de la jeunesse est révolutionnaire et ce fait seul explique pourquoi les républicains timorés des Cortès constituantes n'autorisèrent le droit de vote qu'à partir de... vingt-trois ans!

Les événements actuels, comme ceux d'octobre 1934, ont montré la différence profonde entre la force combattive et la force électorale d'un parti. Plus le parti était vivant et actif, moins il avait de rayonnement électoral. C'est le cas du Parti ouvrier d'unification marxiste dont la MAJORITÉ DES ADHERENTS N'AVAIENT PAS LE DROIT DE VOTE.

L'enfance ouvrière espagnole se déroule entièrement dans la rue. La bourgeoisie jusqu'ici n'avait guère eu le temps de créer pour les gosses des parcs de repos et de jeux; par ailleurs, l'indépendance de l'enfant est grande, l'école la plupart du temps religieuse lui répugne pour ses mœuvres, la vie de famille se réduit à zéro. Il va donc dans la rue retrouver ses petits camarades et, avec eux, il sera plongé dans la vie sociale. En France, en temps normal, la rue n'est qu'un lieu de passage où tout le monde se presse; en Espagne, la rue est une réunion publique permanente, le lieu où la foule vit et discute. Dans les périodes de tension révolutionnaire, la rue c'est la barricade et la bataille où les balles sifflent avant d'écorner les façades des maisons. L'enfant espagnol sent la lutte de classe, non par les répercussions familiales dont il n'a cure, mais directement par le spectacle d'une société à laquelle il participe dès qu'il peut tenir sur ses jambes. A six ans, arborant fièrement l'insigne de son parti préféré, il vend sa presse à la criée. A



Les aviateurs gouvernementaux placent un obus

huit ans, muni du tablier bleu et du bonnet de milicien, il porte les lettres et fait les commissions du comité local avec une sainte gravité, tout pénétré de sa responsabilité. Un peu plus tard, avec cinquante camarades de son âge, il défille derrière un drapeau le plus souvent loqueteux en criant « U.H.P. » ou « Viva la F.A.I. » Des gens chagrins m'objecteront qu'il n'y a là surtout que des jeux, le mimétisme des adultes par lequel s'exprime l'enfance. Je leur répliquerai que si c'est un jeu, c'en est un qui conduit parfois à la mort. Dans les mines d'Oviedo, en octobre 1934, quand les miliciens n'avaient plus que cinq cartouches par jour, des gosses de six ans se faufilaient dans les gravats faire la chasse aux douilles, ces douilles qu'on réexpédiait aussitôt à la manufacture d'armes pour être rechargées. Pris par les légionnaires, ils étaient simplement égorgés...

A treize ans, les jeunes gens vont aux jeunes : jeunes libéraux, jeunes socialistes ou jeunes communistes ibériques (J.C.I.). Il y a qu-

tre ans, j'ai connu Jesus Estaran, secrétaire des J.C.I. de Lerida, il avait quatorze ans et était parmi les meilleurs orateurs ouvriers en Catalogne. Je l'ai revu, le mois dernier, en mono bleu, le parabellum à la ceinture; il est responsable du comité militaire de la province de Lerida. Dans les journées de juillet, des gosses faisaient le coup de feu derrière un matelas ou un bloc de pâte à papier (produit excellent pour les parapets de barricades); beaucoup d'entre eux partirent pour le front. Il fallut que le comité central des milices prit une décision formelle de les ramener de force à l'arrière. Car contre, j'ai rencontré sur le front des camarades de 15 et 16 ans. Là, la gérontocratie ne règne pas et des adultes acceptent parfaitement d'être commandés par de jeunes camarades de moins de vingt ans...

Les journalistes et photographes bourgeois se sont complu à décrire de jeunes miliciens avec les accents qu'ils mettent d'habitude à parler de girls de music-hall. Ce qui n'était pour eux qu'un prétexte à badinage traduit une réalité nouvelle très profonde qu'on ne peut soupçonner en France. Aujourd'hui les miliciens ne sont pas rares parmi la jeunesse. Pour comprendre ce que ce simple fait représente de pas en avant, je citerai deux souvenirs personnels.

M. C.

(Lire la suite page 2, 2^e colonne)

PIERRE.

(Lire la suite page 2, 1^{re} colonne)

ALERTE !

Nous luttons contre la guerre. Nous luttons contre tout ce qui la prépare, contre la psychose mortelle de guerre.

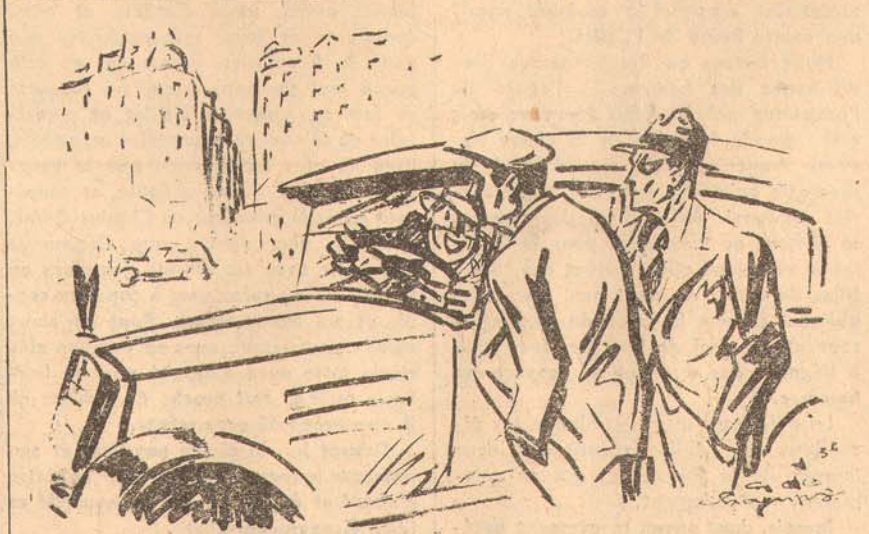
Le 15, des exercices de défense passive sont prévus sur Paris. La défense passive est un mensonge pour habituer les prolétaires à la do-illité devant la mort.

Les J. S. mèneront leur action de classe contre ce mensonge. Que tous les responsables de groupes viennent prendre des instructions pour la nuit du 15 au 16 Octobre.

Tous à l'action !

Alerte aux gaz le 15 !...

« Il n'y aura de salut que dans la fuite »
Général POUDEUX



Défense de classe

— Moi j' m'en fous ... J'ai une "Rolls" !...

Comment faire payer les riches

Nous, Socialistes, qui voulons édifier une société sans classes, et par conséquent supprimer les riches, nous faisons naturellement nôtre l'excellente formule politique « faire payer les riches ». C'est à la classe privilégiée, qui a le moins souffert de la crise, comme elle avait le plus profité de la prospérité, à supporter le poids du déficit budgétaire et les frais de dépannage de la vie économique.

Mais sous quelle forme peut-on pratiquement leur imposer cette légitime charge? Un prélèvement sur le capital, s'il devait être réalisé en une seule fois n'aurait qu'un effet indirect sur le déficit budgétaire permanent mais pourrait servir à financer les grands travaux, seulement, le paiement intégral immédiat de cette imposition ne serait possible que si les riches avaient actuellement leur capital en argent liquide, condition qui n'est pas réalisée car ce capital est investi en usines, maisons, terrains, titres, etc. Si par ailleurs, on échelonne le paiement de ce prélèvement sur plusieurs années, cela équivaut à une augmentation de l'impôt sur les gros revenus qui sera, sans doute, réalisée par la prochaine réforme fiscale. Cette augmentation des recettes annuelles de l'Etat, contre partie à des augmentations de dépenses aurait-elle été suffisante pour éviter la dévaluation? Les faits ont répondu négativement, car la dévaluation est due, non pas comme le prétendent les économistes du Temps au déficit budgétaire, mais à la différence des prix de revient de la production en France et dans les pays qui avaient dévalué. Pour combler cette différence, tout en augmentant les salaires, il fallait socialiser les Trusts producteurs de matières premières. Pour éviter aujourd'hui que le prix de la vie ne monte par suite de la hausse des devises étrangères augmentant le coût des produits importés c'est encore cette solution qui s'impose.

La Doctrine et l'Histoire

Morale Socialiste

Dans un de nos derniers articles de cette rubrique, relatif aux tâches des Jeunes Socialistes, il était écrit : « A une société nouvelle il faut des cadres nouveaux. Les J.S. doivent travailler à l'organisation immédiate de ces cadres. »

Nous ajouterons : si la société nouvelle exige de nouveaux cadres, l'organisation immédiate de ces cadres est justement la seule condition de vie de notre mouvement lui-même.

Le recrutement s'accélère intensément. Mais notre tâche est de créer un courant de sympathie agissante, pour notre organisation encore plus puissante. C'est ainsi que se pose avec plus d'actualité que jamais le dilemme : on ne peut recruter si l'on ne possède pas de

cadres et l'on n'a des cadres que dans la mesure où le recrutement est intensif et permet de trouver des éléments d'action sérieux.

Les problèmes du recrutement et de la formation de cadres doivent donc être résolus de front.

C'était au premier de ces deux problèmes que s'attachait l'article auquel nous faisons allusion. (1) S'adapter à une réalité psychologique, qui est l'âme de la jeunesse voilà en effet ce qui doit guider toute notre propagande au sein de la jeunesse, afin d'orienter celle-ci dans l'action qu'entraînent nos mots d'ordre politiques.

Pour mener cette propagande et donner à notre organisation une base solide et un contenu réel il faut que chacun fasse de soi un